

Il y a toujours beaucoup de robes de tulle ou de crêpe à double jupe ; très-peu sont ouvertes devant. Lorsque la seconde jupe est ouverte, c'est sur le côté gauche, où elle est attachée par deux ou trois bouquets de fleurs ; souvent aussi elle est ouverte en deux parties et forme tablier, retenu de chaque côté par des bouquets, au nombre de deux ou trois.

Les robes à une seule jupe sont garnies de bouillons de tulle couvrant les trois quarts de la jupe, ou bien cinq bouillons sont posés de chaque côté des devants, tournant en spirales et formant tablier. Dans chaque tournant est un bouquet de fleurs ou simplement un nœud de ruban.

Pour les soirées non dansantes, les concerts, on garnit presque toutes les robes avec de la dentelle, à trois ou cinq rangs de volants, ou sur le devant et les côtés.

Les robes de velours se portent unies, ou bien elles sont richement ornées de bijoux. Une robe de velours grenat sera ouverte de côté sur une sous-jupe ou une bande satin blanc et retenue en draperie par des agrafes en pierres de couleurs ou en diamant.

Une assez jolie garniture pour une robe de soie, moire, damas ou pékin satiné, se compose d'un bouillon de satin, large de plus d'une main, posé de chaque côté de la robe, et traversé de distance en distance par un ruban plié et fixé au milieu du bouillon par un nœud de ruban, dans lequel on peut mettre des fleurs ou des boutons en diamants ou pierres ; ces nœuds sont au nombre de cinq et diminuent de volume vers la taille.

On pose cette année beaucoup de fleurs sur les étoffes lourdes ; une robe garnie de dentelle en tablier a souvent de chaque côté trois bouquets de fleur.

Les modes d'hommes varient peu, et pour voir quelques changements, il nous faudra attendre aussi les premières belles journées du printemps. Il faut à présent nous en tenir aux habits à longues et larges basques, élégants comme l'habit d'Humann. Les habits noirs ont souvent les collets et les revers en soie. On voit quelques pantalons sans sous-pieds, mais seulement aux personnes qui ne dansent pas.

Dans les grandes soirées, l'habit d'Humann est accompagné d'un gilet et d'une cravate blanche.

Pour les visites du jour, on adopte les redingotes noires ou couleurs bronzes, avec les revers et collets en soie, des gilets de cachemire à fleurs ou en velours, des pantalons bleus ou gris. Les pardessus bleus sont très-foncés. Les chapeaux sont bas de forme et un peu ballonnés.

VARIÉTÉS.

UN HOMMAGE AUSSI DÉLICAT QUE SUBSTANTIEL.

Plusieurs esprits chagrins et moroses, y compris M. Alexandre Dumas, prétendent que la littérature est d'un médiocre rapport à notre époque, et ils sont presque à regretter le temps, l'heureux temps où les grands seigneurs donnaient, à Pâques, à leurs poètes une culotte neuve, en même temps qu'ils changeaient la livrée de leurs autres gens !

M. Eugène Sue et M. de Balzac sont pourtant la preuve vivante et bien portante, ma foi ! qu'une idée, une simple idée peut être bonne à quelque chose quand on y joint la manière de s'en servir.

Le *Juif errant* vaut à M. Eugène Sue cent mille francs, plus une toquante, pour parler la langue du prince Rodolphe ; et voici que le *Père Goriot*, après avoir rapporté à M. de Balzac des droits d'auteur magnifiques, lui vaut en outre un filet de bœuf plus magnifique encore.

Imaginez-vous un bistec de quinze kilogrammes sans la moindre *réjouissance*... Vous n'ignorez pas, je pense, qu'en argot de boucherie et par un effroyable abus de la langue française, on nomme ainsi des os cassés qui sont fourrés dans la balance comme appoint, et qui ne réjouissent que très médiocrement l'acheteur.

C'est M. Rolland, boucher, rue Saint-Honoré, qui joue ainsi, vis-à-vis de M. de Balzac, le rôle de Médéon du 19^e siècle... Il offre à son auteur favori une culotte du *Père Goriot*.

C'est-à-dire, non, une moitié de culotte, car il partage cet objet entre M. de Balzac et la reine Victoria.

Je ne sais pas au juste ce que la reine d'Angle-

terre fera de son rosbif ; je soupçonne cependant qu'elle le mangera ou plutôt qu'elle le grignotera. Quoiqu'en sa qualité de grande reine ses moyens lui permettent bien des choses, ils ne vont cependant pas probablement jusqu'à lui permettre de consommer un filet de 25 kilogrammes.

Quant à M. de Balzac, je me plais à croire que jamais il ne se décidera à porter une dent profane sur le fragment du *Père Goriot*. Il tiendra à garder éternellement dans son cabinet de travail cet hommage littéraire de M. Rolland, après l'avoir préalablement fait embaumer par M. Gannal.

Voilà qui flattera le père Balzac !

C'est demain 13 février qu'aura lieu la présentation de la demi-culotte du *Père Goriot* au père Balzac, juste le jour où les habitants du Valais apporteront une toquante aux pieds d'Eugène Sue.

Quoi qu'il soit court, le mois de février est appelé à voir s'accomplir bien des événements mémorables !

Nous espérons que l'hommage de la culotte Goriot aura lieu avec toute la pompe que comporte une si touchante cérémonie ; on n'envoie pas un semblable aloyau à un pareil romancier comme on rapporte quotidiennement de chez le boucher un vulgaire bistec.

Il est probable que tous les espagnols qui ont cavalcadé à l'entour du *Père Goriot* vivant re-cavalcaderont derechef à l'entour du *Père Goriot* mort. Pour le recevoir dignement, M. de Balzac ferait bien de se mettre lui-même quelque peu en comte Almaviva ; une légère toque noir ornée d'une plume blanche ne coûte pas beaucoup et ça va bien à toutes les physionomies.

Rien que pour voir M. de Balzac en Espagnol, je donnerais l'impossible... pourvu cependant que mes moyens me le permettent.

Entre le présent décerné à M. Eugène Sue et celui qu'on destine à M. de Balzac, je n'hésite pas à proclamer que je préfère de beaucoup le présent qui est dû à la munificence de M. Rolland. Mettez dans la balance une monnaie et un aloyau, et vous trouverez que ce dernier l'emporte d'une foule de kilogrammes.

En outre, il est bien plus rare et par conséquent plus flatteur de se voir offrir un filet de bœuf qu'une toquante, fût-elle en argent ruolzé. Qui, dans sa vie, n'a pas reçu, soit d'un père, soit d'un parrain, une montre quelconque ? tandis que M. de Balzac seul entre tous les littérateurs, que dis-je ? entre tous les consommateurs de bistecs, pourra se vanter d'avoir reçu un aloyau gratis ?

Bien plus justement que François 1^{er}, M. Rolland 1^{er} mérite le titre de restaurateur des lettres.

Le Charivari.

UN ÉTABLISSEMENT-MODÈLE A ICHTIBOË.

On se souvient qu'il y a quelque temps le besoin du guano se fit tout à coup vivement sentir.

Les premières personnes à qui l'on en parla ne surent pas d'abord de quoi il s'agissait. On préconisait si haut les vertus merveilleuses du guano qu'on fut tenté de le prendre pour la panacée universelle. Quelques-uns crurent qu'il s'agissait d'une nouvelle forme de gouvernement inventée par les doctrinaires.

Mais la vérité se fit jour, et l'on apprit qu'il s'agissait tout simplement d'une quantité d'excréments d'oiseaux de mer entassés depuis un temps immémorial sur les côtes de l'île d'Ichitiboë. A ce sujet, un missionnaire anglais fit remarquer par quelles voies secrètes la Providence était parvenue à former un banc de guano, en mettant dans la tête des oiseaux de mer l'idée fixe d'aller constamment dans le même endroit satisfaits aux infirmités de leur nature. Un homme civilisé n'aurait pas fait mieux. De là le missionnaire tira cette conclusion lyrique : « O mes frères louons la providence dans ses œuvres ! Louons Dieu dans le guano ! »

Les Anglais n'ont qu'une manière de louer

le Seigneur dans ses œuvres, c'est de s'emparer immédiatement des œuvres du Seigneur. Nous devrions peut-être les imiter un peu sous ce rapport, au lieu de tant discourir à la chambre.

Le guano passait pour un excellent engrais. En quelques mois l'Angleterre en avait emporté cinq cent mille tonneaux. C'était là une question agricole. Quand il s'agit de commerce, nous avons l'habitude de céder le pas à nos voisins, sous prétexte qu'ils sont un peuple mareland, tandis que nous sommes un peuple d'agriculteurs. Nous nous rattrapons sur la luzerne et le colza. Le malheur est, qu'en fait d'agriculture, les Anglais sont aussi nos maîtres. Nous ne sommes en progrès qu'en ce qui concerne la rhétorique de M. Guizot. Ce progrès-là paraît suffisant aux centres.

Voilà des réflexions bien graves à propos de guano ; mais hélas ! nous allons devenir plus graves s'il se peut. Les temps prédits sont arrivés ; l'île d'Ichitiboë a été pillée, saignée, dévastée, emportée tonneau par tonneau. Encore un peu de temps et nous aurons du guano, encore un peu de temps et nous n'en aurons plus.

C'est à peine s'il en reste de quoi charger une douzaine de navires.

On a bien essayé de découvrir dans les rucs de l'Inde quelques autres flots ornés de l'exercement en question ; mais le peu qu'on en a découvert ne vaut pas l'honneur d'être cité. Il faudra attendre que les oiseaux de mer aient repris leurs anciennes habitudes à Ichitiboë, et que, de ces habitudes, il soit résulté de nouveaux bancs de guano. Ceci ne peut guère nous porter à plus de trois ou quatre mille ans.

D'ici là on aura sans doute inventé autre chose ; mais l'Angleterre qui sait habilement jeter dans le présent les fondemens de l'avenir se propose, dit-on, de s'emparer d'Ichitiboë et d'y fonder un établissement tel que, dans quelques années d'ici, quand le guano aura été reconstitué, les nations rivales n'aient aucun droit de s'en approprier une partie. Dans ce but les côtes de l'île seraient divisées en une multitude de petits cabinets à l'usage des oiseaux de mer qui se trouveraient dans les conditions physiques d'où résulte le guano.

Ces cabinets seraient garnis de tous les objets d'usage.

On y entourerait les volailles de tout le confortable nécessaire, pour qu'elles donnassent la préférence aux cabinets particuliers d'Ichitiboë sur les plages nues et inhospitalières des îlots voisins.

Il va sans dire qu'à leur départ on ne leur demanderait aucune espèce de sou. Tout y serait gratuit, même les numéros du *Morning Chronicle* prodigués à discrétion.

Le révérend père Pritchard serait nommé directeur de cet établissement modèle.

Laissons faire les Anglais et ne leur enlevons pas les produits futurs de leurs cabinets particuliers. Les doctrinaires qui se sont abattus sur la France depuis quinze ans y laisseront, à leur départ, un guano politique bien plus actif que celui d'Ichitiboë.

Le Charivari.

ABONNEMENTS.

LA REVUE CANADIENNE paraîtra le Samedi de chaque semaine. Elle formera, pour l'année, un volume contenant la matière de plus de dix volumes grands in-octavo. Le journal sera imprimé sur beau papier, et la partie typographique et matérielle sera sans reproches.

LOUIS O. LE TOURNEUX,
Rédacteur en chef et Propriétaire.